

PÈRE CYRILLE ARGENTI

LES ACTES DES APÔTRES

5. L'ÉGLISE, LA SYNAGOGUE ET LE PAGANISME

Ces textes sont adaptés des émissions radiophoniques du Père Cyrille Argenti, diffusées sur Radio-Dialogue, radio œcuménique marseillaise dont il fut l'un des fondateurs.

Livret n° 48

Copyright : Radio-Dialogue 2009

SAINT PAUL À LYSTRE

Revenons sur un épisode capital du premier voyage missionnaire de Paul et Barnabé en Asie Mineure, le miracle et la persécution de Paul à Lystres.

Débarqués sur la côte sud – la Turquie actuelle – ils avaient d’abord annoncé la Bonne Nouvelle de la Résurrection du Christ dans la synagogue d’Antioche de Pisidie. La deuxième fois qu’ils avaient parlé dans cette synagogue, elle avait été envahie par une immense foule de païens venus les écouter. Voyant leur synagogue remplie de païens, les juifs s’étaient montrés non seulement jaloux d’un tel succès – qu’eux n’avaient jamais eu – mais aussi inquiets de voir leur lieu de prière envahi par des étrangers. Paul et Barnabé rencontrent donc ici une première hostilité, celle de leurs propres coreligionnaires qui ne peuvent pas admettre que l’on transforme le lieu de rassemblement de leur peuple, de leur communauté, en lieu de rassemblement des païens.

Cette brusque ouverture de la synagogue au monde païen se heurte à la réaction naturelle, que l’on pourrait qualifier de raciste, d’une société close qui ne peut admettre que, brusquement, l’on s’ouvre à une foule immense d’étrangers. Les notables juifs d’Antioche vont donc trouver les autorités romaines – comme à l’époque du Christ – et Paul et Barnabé sont obligés de quitter Antioche pour se rendre à Iconium.

Chaque persécution déclenche donc une nouvelle étape d’évangélisation et l’on voit ici cette capacité extraordinaire qu’a la Providence de récupérer le mal pour en tirer du bien. À Iconium, le même schéma qu’à Antioche de Pisidie se reproduit : les apôtres se rendent d’abord dans la synagogue, les notables de la synagogue d’Antioche arrivent à Iconium, montent la tête de la communauté juive locale contre Paul et Barnabé qui doivent de nouveau quitter la ville. Les deux apôtres se rendent alors à Lystre. C’est là que se situe l’épisode fondamental que nous allons maintenant étudier.

Guérison d’un paralysé

À Lystre, Paul commence à prêcher en plein air et à annoncer la Bonne Nouvelle. N’oublions pas que le mot « Évangile », en grec, veut dire Bonne Nouvelle. Nous, les chrétiens, sommes chargés par le Christ d’annoncer une Bonne Nouvelle, celle qui affirme que le Royaume de Dieu est ouvert aux hommes, que nous avons une autre perspective que la mort, qui est la vie, que le Christ a vaincu la mort et nous ouvre le Royaume de Dieu, la vie éternelle. Les apôtres annoncent donc ce message.

Or, il y a là un paralysé et Paul, prêchant, rencontre son regard. Il comprend par l’intensité de ce regard que le paralysé croit le message annoncé par Paul. La foi se discerne dans le regard, j’ai souvent senti cela en prêchant : il y a un regard avide de vérité, avide de Dieu, qui ne trompe pas. Paul, constatant cela, dit au paralysé : « Lève-toi, droit sur tes pieds ». Alors le paralysé se lève, guéri. Il a la foi.

Sans la foi, Dieu, qui respecte toujours la liberté de l'homme, n'intervient pas. Jésus Lui-même ne fait que très peu de miracles à Nazareth parce qu'il n'y avait pas la foi. Dieu a besoin de la libre collaboration de l'homme. C'est la première leçon qui se dégage de ce texte. Dieu a besoin de la synergie – le mot est de saint Paul – c'est-à-dire de la coopération de l'homme pour agir, je dirais même que Dieu le désire. Dieu veut associer l'homme à son œuvre de recreation.

Donc voilà que l'infirmes de naissance se lève. C'est une véritable recreation puisque cet homme n'a jamais marché, c'est un peu comme s'il manquait quelque chose à la création, et voilà que Dieu, à travers son serviteur Paul, complète sa création. Le Christ ressuscité continue d'agir dans son Église à travers les siècles. Sa main guérissante et puissante traverse les siècles. Ce sont exactement les mêmes mots que Pierre et Jean ont prononcé en montant au temple après la Pentecôte : « Lève-toi »¹. Le paralyté devient alors un homme debout, un homme qui croit en Jésus Christ et en sa Résurrection, un ressuscité. Nous aussi, levons-nous, ne soyons pas des dormeurs, des hommes couchés ! Le Christ ressuscité relève d'entre les morts, ressuscite ses disciples. Ce n'est pas une religion où l'on s'installe, c'est une religion où l'on se lève pour avancer.

Ici se produit un événement cocasse. Les païens témoins de la scène discernent simplement le merveilleux : un paralyté qui marche, un miracle. Ils prennent alors Barnabé, qui est apparemment bel homme, grand, large d'épaules, pour Jupiter, tandis que Paul, plus petit de taille et qui sans doute ne paie pas de mine mais est beau parleur, doit être Mercure. Ils croient que Paul et Barnabé sont des dieux venus sur terre. Comme ils parlent entre eux dans leur dialecte local, le lycanien, Paul et Barnabé ne les comprennent pas et ne se rendent pas compte de la situation. Or voilà que nos païens vont chercher leur prêtre, qui arrive avec des taureaux pour offrir un sacrifice à leurs dieux, les prenant pour Jupiter et Mercure. Comprendant enfin, Paul et Barnabé déchirent leurs vêtements et Paul les exhorte : « Laissez tomber ces sottises ! Nous sommes des hommes, comme vous. Il n'y a qu'un seul Dieu, Celui qui a fait le ciel et la terre, les montagnes et les rivières. Il n'y a pas des dieux, il n'y a qu'un seul Dieu, le Dieu vivant ! » Les apôtres refusent le culte de la personnalité, ils refusent d'être idolâtrés, admirés. Ce qu'ils prêchent, c'est le Christ, ce n'est pas eux-mêmes. Il faut qu'eux décroissent et que le Christ croisse. Quelle déception pour les païens ! Ils se sentent ridicules, ils découvrent qu'ils ont devant eux de simples hommes qu'ils avaient adorés comme des dieux, quel dépit !

Coalition des juifs et des païens

Or voilà qu'arrivent juste à ce moment les juifs d'Iconium qui, à leur tour, se mettent à dire du mal de Paul et Barnabé. Il se forme alors une étrange coalition des juifs et des païens contre les deux apôtres.

D'un côté, les juifs n'admettent pas que l'on ouvre la communauté des croyants à la masse des païens. Cette piété juive, plus fidèle à la Loi de Moïse qu'à l'esprit des prophètes, est une religion close où l'on se retrouve entre soi. Dans tout

l'Ancien Testament, il y a ces deux pôles : la Loi qui est indispensable et qu'il faut observer (il faut faire le bien et non le mal, c'est cela une loi) et le souffle prophétique.

De l'autre côté, une réaction violemment négative se manifeste de la part des païens, du monde de la superstition, des idoles, du monde de la divinisation des passions. En effet, les dieux de la mythologie grecque n'étaient que la personnification des passions humaines, l'érotisme personnifié pour Aphrodite, le culte de l'argent pour Mercure, le culte du vin pour Bacchus et ainsi de suite. Il s'agissait d'une divinisation des choses humaines.

Il y a donc cette étrange alliance des deux peuples que Paul cherche à réconcilier en Christ. Aux païens, il dit : « Laissez tomber ces sottises, ce sont des faux dieux ». Aux Juifs, il dit : « Ce n'est pas par la Loi que vous êtes rendus justes, la Loi ne peut pas vous justifier. Ce qui vous rendra justes, c'est la foi d'Abraham. » Ces deux messages sont refusés.

Paul cherche constamment – cela apparaît très clairement dans ses lettres aux Galates et aux Éphésiens – à rassembler en un homme nouveau, en une créature nouvelle, en la vie commune en Christ les deux peuples qui se haïssent, les Grecs et les Juifs. N'oublions pas que la fameuse persécution d'Antiochus Épiphane, racontée dans le livre des Maccabées, n'est pas si loin. À cette époque, les Grecs avaient tué et martyrisé les Juifs, noyant dans le sang la révolte des Maccabées. Une haine séculaire se trouvait entre les deux cultures, entre les deux peuples. La Loi de Moïse maintient justement le cloisonnement pour protéger les Juifs du polythéisme. Tout l'effort de Paul, donc, consistera à réconcilier en Christ ces deux peuples hostiles. Il subit ici un échec apparent. Non seulement il n'arrive pas à les réconcilier en Christ, mais il va en quelque sorte les réconcilier contre lui. Juifs et païens se jettent sur lui pour le lapider. Le pensant mort, ils le traînent hors de la ville et abandonnent son corps dans les prés.

Paul trouvera la force et l'énergie de se relever pour continuer son voyage missionnaire en partant vers Derbé, d'où il aura le courage de revenir à Lystre pour consolider la petite communauté chrétienne qui s'y est formée. Le courage et l'énergie de Paul : voilà quelque chose d'extraordinaire ! C'est la deuxième leçon qui se dégage de notre récit : l'opiniâtreté dans la prédication de l'Évangile, quelles que soient les persécutions et les souffrances, l'absence totale de peur !

Le paganisme

Je voudrais insister sur ces deux forces hostiles à l'Évangile, qui continuent à menacer l'Église aujourd'hui : le paganisme d'une part et le ritualisme de l'autre.

Il y a d'un côté ce que j'appellerais la superstition, le paganisme, l'idolâtrie, la magie, cette tentation de vouloir se servir de Dieu, de faire de la prière un moyen pour satisfaire ses caprices. « Ô Dieu, que *ma* volonté soit faite sur la terre comme au ciel, fais-moi gagner au loto, donne-moi de l'argent, etc. » C'est considérer Dieu comme s'Il était au service de l'homme. Il est arrivé, parce que je suis en soutane,

que des gens qui allaient jouer au loto me mettent à leur table parce qu'ils pensaient que cela leur porterait bonheur et qu'ils pourraient ainsi gagner. C'est le même genre de superstition : on met Dieu à son service à travers le fétiche de la soutane.

Le pasteur Bremond qui, à l'occasion de la semaine de prière pour l'unité des chrétiens, était venu prêcher dans notre église en présence de beaucoup d'enfants, sortit de sa poche deux dessins en disant : « Je vais vous expliquer la différence entre la prière chrétienne et la prière magique ». Sur le premier se trouvait un grand cercle avec, au milieu, un grand rond noir où était écrit « moi ». Autour du grand rond noir se trouvait un tout petit rond avec écrit « Dieu ». Il avait dit : « Voilà la prière païenne : ô Dieu, fais ce que moi je veux ». Nous retrouvons aujourd'hui beaucoup de gens pour lesquels le Christ, sa sainte Mère et ses saints sont là pour leur faire trouver les objets qu'ils ont perdus, pour satisfaire leurs caprices. Sur l'autre dessin du pasteur, il y avait le grand rond sur lequel était écrit : « Dieu » et sur la circonférence un tout petit rond : « moi ». « Ô Dieu, que ta volonté soit faite, pas la mienne, sur la terre comme au ciel ! » Découvrir la volonté de Dieu pour que moi je l'accomplisse, voilà la prière chrétienne, crucifier le moi pour le mettre au service de Dieu. Or la « religion », le paganisme qui se cache en chacun de nous, se révolte contre cette vraie religion. On veut mettre Dieu à notre service et non renoncer à notre volonté égoïste pour la mettre au service de Dieu. Le danger de la superstition, de l'idolâtrie, menace sans cesse l'Église. Voilà la tentation représentée par ces païens.

Le ritualisme

L'autre tentation, représentée par les juifs, est le ritualisme, le confort religieux, se retrouver entre soi pour célébrer les rites ancestraux avec des mélodies ancestrales, où l'on se laisse bercer par la beauté liturgique. C'est une religion où la communauté se referme sur elle-même. Peu de personnes ont la franchise de dire : « Je ne crois pas en Dieu, mais pour moi la religion, c'est important ». Pourtant, un certain nombre de personnes préfèrent la religion à Dieu, c'est-à-dire qu'ils prêchent simplement une bonne conduite. C'est très beau, cela empêche les enfants de faire des bêtises. On dit aux gens : « Attention, si tu fais cela, Dieu va te punir ». On compense le manque d'autorité des parents en invoquant un dieu fabriqué sur mesure, une sorte de loup-garou qui est un facteur d'ordre dans la société. Voyez Charles Maurras : c'était un athée qui défendait ardemment l'Église à laquelle il ne croyait pas. Il appréciait dans la religion le facteur d'ordre, la morale, la conservation de la société, la défense d'une idéologie. Il voyait en même temps chez certains amateurs de religion un goût du beau. On admire ces belles cérémonies religieuses, on y trouve une forte satisfaction d'ordre esthétique. C'est là une tentation permanente à l'intérieur de l'Église orthodoxe, nous avons beaucoup de personnes dans nos églises qui sont tellement attachées à la beauté des rites que finalement cela ne les intéresse pas de comprendre la Parole de Dieu, pourvu que ce soit beau. Cela est très dangereux.

Saint Paul parle de ces gens en disant : « Ils ont toutes les apparences de la piété sans avoir ce qui en fait la puissance »². Ils aiment la religion sans adorer le

Dieu vivant auquel ils ne s'intéressent pas. Ce qui les intéresse, c'est l'institution, c'est le rite, c'est la morale, c'est le bon ordre, c'est la beauté des chants, c'est le fait que la religion calme les foules, oui c'est vraiment l'opium du peuple. Ce que Marx reprochait aux chrétiens s'adressait non pas aux vrais croyants, mais aux gens religieux. Il faut bien accorder aux régimes communistes qu'ils ne prétendent pas être croyants ni défendre l'Église, tandis que dans des régimes comme celui du Chili, de l'Espagne franquiste ou de la France pétainiste des hommes, parce qu'ils apprécient la « religion », prétendent être des défenseurs de l'Église, non pas pour obéir à Dieu et à ses commandements, mais pour défendre une religion qu'ils considèrent comme une muraille de l'ordre social.

Dieu est au-delà

Les deux formes de religion, ou de religiosité, l'idolâtrie païenne et le ritualisme juif, s'unissent contre Paul et Barnabé. Que refusent ceux dont parle Paul à Timothée, qui ont l'apparence de la piété sans avoir tout ce qui en fait la force ? Ils refusent le Dieu invisible qui a un projet pour l'humanité et demande la coopération de l'homme, qui demande aux hommes de rechercher sa volonté et de croire en la puissance et en l'amour de la Providence divine, en crucifiant à la fois leur égoïsme individuel et leur égoïsme de groupe. La recherche, un peu malade aujourd'hui, de l'identité sociale, où chaque groupe peut retrouver son identité, n'est pas la vraie religion. La religion sociale, le dieu de la cité, le *Gott mit uns* des ceinturons allemands, ne sert qu'à préserver notre identité. La vraie religion est de déceler la volonté du Dieu puissant et de l'accomplir. « Lève-toi et marche », arrache-toi de tes racines, de tes superstitions, de tes désirs égoïstes et découvre le Dieu mystérieux qui est au-delà de tout, pas celui que tu peux posséder dans le creux de ta main.

C'est le paganisme qui veut toujours absolutiser quelque chose d'humain. La grande tentation des intégristes, quelle que soit leur confession, consiste à diviniser la Bible (chez les protestants), à diviniser l'Église (chez les catholiques), à diviniser la liturgie (chez les orthodoxes). On est toujours en train de mettre Dieu là où Il n'est pas.

Monseigneur Antoine Bloom racontait l'épisode de ce brave curé qui avait dans son église un magnifique vitrail. Pour le préserver de la grêle et de l'orage, il fit construire un mur en ciment derrière le vitrail. Celui-ci perdit alors toute sa beauté, qui provenait de la lumière au-delà du vitrail. La vraie religion, c'est le Dieu qui est toujours au-delà de ce que nous pouvons voir et posséder. La religion superstitieuse veut toujours cristalliser, fixer, durcir le Dieu infini et le Dieu invisible, pour Le posséder dans un livre, dans une institution, dans un office. C'est le paganisme ou le ritualisme.

On se referme sur un Dieu que l'on possède, sans chercher le Dieu infini qui est toujours au-delà. « Mon âme a soif de Dieu », c'est cela la vraie religion, le Dieu qui est au-delà, le Dieu qui est tout-puissant, le Dieu qui est incompréhensible, insaisissable, qui se découvre dans le désert, dans la nuit, et au-delà du désert et de la nuit. Dans le visage de l'homme se trouve le reflet, l'image de Dieu. C'est à

travers ce reflet que l'on est conduit vers Dieu. Il faut le vitrail, il faut la Bible, il faut l'Église, il faut la liturgie, mais Dieu est toujours au-delà. Dieu inspire la Bible, mais Il n'est pas sur le papier. Dieu est la tête de l'Église, mais Il n'est pas dans l'institution. Dieu parle à travers la liturgie, mais Il n'est pas dans la liturgie.

Le message de Paul et Barnabé, le vrai message de l'Église, c'est ce message du Dieu tout-puissant et tout amour, que l'on ne peut posséder. La puissance de Dieu nous demande, en tant qu'individus et en tant que société, de sortir de nous-mêmes, de crucifier nos intérêts égoïstes, que ce soient ceux de notre individualité ou de notre milieu social, de sacrifier nos intérêts de classe, les intérêts de notre poche, de notre race, pour nous mettre au service du Dieu des Grecs, des Juifs, des Barbares et des Scythes. On provoque alors la révolte. On a vu ce phénomène avec Martin Luther King, qui a été assassiné parce qu'il prêchait le Dieu vivant à ceux qui auraient voulu que l'on adore le Dieu des blancs. Le même phénomène s'est produit en Afrique du Sud, où l'on a fabriqué une Église sur commande pour défendre le droit des blancs contre les noirs, versets bibliques à l'appui. Il n'est pas difficile, en isolant des phrases de la Bible de leur contexte, de leur faire dire ce que l'on veut. Il n'est pas difficile de trouver des textes de l'Ancien Testament où, pour préserver la foi monothéiste et empêcher que le peuple juif adorant le Dieu vivant soit contaminé par les païens, Dieu demande aux juifs de ne pas se marier avec des païens. On se sert de ces textes pour les détourner dans un sens raciste et mettre une soi-disant théologie au service du désir d'une société de se défendre contre son milieu ambiant. Mais dès que l'Église n'est pas au service de l'État, de l'idéologie dominante – qu'elle soit communiste, capitaliste ou fasciste – alors elle est persécutée.

Notre rôle n'est pas facile. L'homme préfère le veau d'or, la statue d'Aphrodite ou d'Athéna ou de Mercure, le dieu de l'érotisme, de la cité ou de l'argent. On préfère ces multiples formes d'idoles au Dieu vivant qui va emmener Abraham loin de sa patrie pour aller vers une terre inconnue dans la foi, le Dieu de la foi qui appelle : « Quitte ta famille, ton pays, va où Moi Je t'appelle pour faire ma volonté ». Voilà le Dieu que nous devons prêcher, c'est cela le Dieu de Jésus Christ, à cause duquel on a cloué notre Christ à la Croix, on a mis à mort ses serviteurs durant des siècles. Si les chrétiens prêchaient vraiment la Bonne Nouvelle, alors ils se feraient lapider. Saint Paul le dit : il est impossible de vivre pieusement sans se faire persécuter. La réciproque est vraie : si aujourd'hui en France nous ne sommes pas persécutés, ne serait-ce pas parce que notre foi est si faible qu'elle ne gêne personne ?

Nous voyons à quel point les Actes des apôtres sont actuels. Si nous voulons être des serviteurs du Dieu vivant, nous n'aurons plus une religion à l'eau de rose, une religion conformiste, une religion où l'on va simplement suivre les coutumes, les traditions, mais où l'on va essayer de retrouver la Tradition c'est-à-dire la vie et l'enseignement des apôtres qui sont morts pour leur Seigneur. La Tradition, c'est non seulement transmettre – c'est le sens du mot tradition en latin – l'enseignement des apôtres, mais c'est aussi vivre leur témoignage.

NOTES

1. Ac 3, 6.
2. 2 Tm 3, 5.

SAINT PAUL À CORINTHE

D'Athènes, saint Paul se rend à Corinthe et c'est dans le chapitre 18 des Actes des apôtres que nous est raconté son séjour dans cette ville. Tout d'abord, un petit détail nous permet de situer avec précision le séjour de Paul à Corinthe et ainsi toute la vie de Paul dans l'histoire. Ce détail se trouve au verset 12 : « Pendant que Gallion était proconsul d'Achaïe... » L'Achaïe est la province de Grèce dont Corinthe est la capitale. En effet, le nom de Gallion est mentionné sur une stèle que l'on a retrouvée à Delphes, dédiée à la Pythie, la déesse à laquelle les Grecs s'adressaient pour connaître l'avenir. Sur cette stèle, il est écrit : « Alors que Gallion était gouverneur de l'Achaïe, pendant la douzième année du règne de l'empereur Claude... » Cela nous permet de situer le séjour de Paul à Corinthe en l'an 51.

Ceci est très important parce qu'il s'agit de l'un des deux repères historiques permettant d'établir la chronologie de la vie de Paul, de ses lettres et de ses épîtres, et des Actes des apôtres. L'autre point de repère sera son procès en Syrie, devant le gouverneur Festus, car l'on connaît par l'histoire romaine la date où Festus était gouverneur de Syrie. Que l'on établisse la chronologie de la vie de Paul à partir de son procès en Syrie ou de son séjour à Corinthe, on obtient, à quelques mois près, les mêmes dates. On peut donc situer la vie de Paul avec une précision historique assez rigoureuse. Nous connaissons par ailleurs la chronologie de la vie de Jésus principalement par l'Évangile de Luc, qui nous donne des points de repère très précis, mais on ne peut l'établir avec autant de précision, autant de rigueur que celle de la vie de Paul. Du fait que l'on sort du cadre étroit de la Palestine pour entrer dans des régions plus connues de la capitale, Rome, la chronologie est plus facile à établir.

Un autre point, à la fois important et paradoxal, ressort de ce chapitre 18 : il s'agit de la nature des rapports entre l'Église et la Synagogue, entre chrétiens et juifs. Au cours de ce chapitre, on discerne deux événements en apparence contradictoires : l'un est le recrutement des cadres parmi les juifs, l'autre est la rupture entre juifs et chrétiens.

Les juifs, cadres de l'Église

Le premier événement apparaît clairement quand Paul arrive à Corinthe. Il est hébergé par un couple juif, Aquilas et Priscilla. Aquilas est originaire du Pont, le nord de l'Asie Mineure actuelle, il s'était établi à Rome, mais l'empereur Claude ayant ordonné que tous les Juifs sortent de Rome, il aboutit à Corinthe. Il est assez stupéfiant de constater la facilité avec laquelle les gens voyageaient, à l'époque. Il n'y avait pas de frontières et cependant les voyages étaient longs et dangereux. Il fallait souvent plusieurs mois de navigation pour aller de Grèce en Italie et

cependant les gens se déplaçaient d'une façon étonnante.

Des communautés juives se trouvaient dispersées dans tout l'Empire romain, on appelait cela la « diaspora ». C'est, de façon providentielle, cette diaspora juive qui prépare la diffusion de l'Évangile. Les apôtres commenceront toujours par s'adresser aux juifs car – il ne faut jamais l'oublier – c'est le peuple juif qui a été préparé pour accueillir le Messie et l'Évangile. Sans juifs, on se demande si l'Évangile aurait pu se répandre dans l'Empire romain.

Un couple juif accueille donc Paul chez lui. Ils se connaîtront d'autant mieux que Paul et Aquilas pratiquent le même métier, ils sont fabricants de tentes. Paul est un artisan qui travaille de ses mains, il n'est pas à la charge de l'Église mais gagne sa vie par son travail manuel. Aquilas et Priscilla joueront un rôle important parce qu'ils accompagneront Paul quand il quittera Corinthe et s'établira à Éphèse. Ce sont eux qui feront la rencontre d'un autre juif, Apolos, dont il est question au verset 24, originaire d'Alexandrie. Apolos était un homme éloquent et puissant dans les Écritures, un disciple de Jean-Baptiste qui découvrira, grâce à Aquilas et Priscilla, l'Évangile de Jésus Christ. Il deviendra à son tour l'un des cadres de l'Église, puisque d'Éphèse, il se rendra à Corinthe où il jouera lui aussi un rôle important. Saint Paul parlera de lui dans sa première épître aux Corinthiens. Voici donc encore un juif qui devient cadre de l'Église.

Un autre cadre apparaît également au verset 8, c'est le chef de la synagogue de Corinthe, Crespus, qui crut au Seigneur avec toute sa maison. En effet, Paul rendait témoignage aux juifs que Jésus était le Messie. Aquilas et Priscilla, Apolos, Crespus, le chef de la synagogue : voilà des juifs qui vont encadrer l'Église.

Annoncer le Christ aux juifs

Cependant, au moment même où l'Église trouve parmi les juifs ses cadres, la majorité des juifs refuse de reconnaître Jésus comme le Christ. Le verset 6 de notre chapitre nous dit qu'ils s'opposent à Paul et blasphèment. Paul secoue ses vêtements et leur déclare (la phrase est terrible) : « Que votre sang soit sur votre tête, moi je suis net. Désormais, je m'en vais vers les nations, les païens. » Étant parti de là, il entre chez un homme juste qui sert Dieu, dont la maison est attenante à la synagogue. Nous voyons là apparaître très clairement la coupure entre l'Église et la Synagogue, qui déjà s'ébauchait à Thessalonique et en Asie Mineure, partout où avait prêché Paul.

Le jour du sabbat, où les juifs se rassemblent dans la synagogue, est toujours le moment où Paul commence à parler. La synagogue est ouverte aux docteurs, aux enseignants, aux rabbis et Paul, qui est le disciple du fameux Gamaliel, lui-même un pharisien très instruit dans la Loi juive, est automatiquement admis dans la synagogue. C'est toujours là qu'il commence sa prédication.

Ceci nous amène à un autre point, qui me paraît très important. Paul a donc des ennemis à Corinthe, la majorité des juifs s'oppose à lui et le traîne devant le tribunal de Gallion (cf. verset 12). Gallion, en Romain de bon sens, voyant qu'il s'agit de quelque méchante fourberie, renvoie les juifs. Il ne tient pas compte de cette accusation et les juifs, furieux, battent le nouveau chef de la synagogue, Sosthène. Gallion ne se met pas en peine de tout cela.

En présence de ces troubles, Paul aurait pu envisager de quitter Corinthe comme il avait quitté Thessalonique ou Lystre ou Antioche de Pysidie. Mais voici qu'il a une vision, rapportée au verset 9 : « Le Seigneur dit de nuit dans une vision à Paul : "Ne crains pas mais parle, ne te tais point parce que Je suis avec toi et personne ne mettra les mains sur toi pour te faire du mal, parce que J'ai un grand peuple dans cette ville. " » Paul demeurera donc dix-huit mois à Corinthe, enseignant la Parole de Dieu. Il y fondera la fameuse Église de Corinthe à laquelle il écrira ensuite ses deux lettres. « J'ai un grand peuple dans cette ville » : ceux qui sont prêts à se convertir, qui sont remplis de bonnes intentions, qui ont le cœur pur, mais qui sont dans un grand désarroi dans le monde actuel, qui cherchent sincèrement, qui aimeraient découvrir le sens de la vie, qui sont déboussolés, mais qui, au fond, appartiennent à Dieu. Ce grand peuple qui ne connaît pas le Christ L'accueillerait s'Il lui était convenablement annoncé. Ces personnes de bonne volonté qui ont le cœur ouvert vis-à-vis de Dieu, ouvert à Dieu, mais auxquelles on n'a pas vraiment parlé de Lui, ne savent pas qu'Il est le Christ. Parmi ce grand peuple, je pense qu'il faut aussi – et cela me paraît être la leçon de ce chapitre – s'adresser d'abord, comme Paul, aux juifs.

À Marseille, il y a une importante communauté juive, tout comme à Corinthe. Ne devrions-nous pas suivre l'exemple de Paul qui s'adressait toujours d'abord aux juifs, que la Providence avait préparés à recevoir le Messie ? Ne fourniraient-ils pas aujourd'hui encore les meilleurs cadres de l'Église ? Nous avons vu naître, à l'époque de Paul, le contentieux historique entre juifs et chrétiens, mais ne serait-il pas temps que nous sortions de nos querelles sociologiques pour nous tourner vers les juifs et leur dire : « Jésus est le Messie que vous attendez, Jésus est votre Roi, notre Dieu c'est votre Roi, c'est vous qui êtes destinés à être la lumière de nations, c'est vous qui êtes tout préparés à devenir l'Église, l'Ancienne Alliance vous a préparés à cette mission et l'Église a essentiellement besoin de vous. Les cadres naturels de l'Église, c'est chez vous que nous allons les trouver, mais pour cela il faut que vous reconnaissiez en Jésus de Nazareth le Messie, Celui qu'Isaïe appelait le Dieu fort. » Cette phrase d'Isaïe a d'ailleurs amené à Jésus Christ un dirigeant de la synagogue de Rome, un célèbre résistant, en 1945.

Nous devrions retrouver cette soif d'annoncer le Messie, le Christ aux juifs. Mes paroles les choqueront peut-être, mais ce sont tout de même eux que la Providence a préparés à recevoir le message. Il y a là un effort à faire du côté de l'Église pour redécouvrir le langage qui convient, avec évidemment le risque que cela implique, parce qu'il est certain que nous ne ferons pas mieux que Paul, que les juifs ont haï. N'oublions pas que les cadres du peuple juif, les anciens, les scribes, les pharisiens, ont demandé et obtenu la mort de Jésus, c'était l'un des leurs et ils en étaient jaloux.

Nous revenons alors à ce paradoxe que l'Église ne peut pas se passer des juifs et que lorsque les juifs découvriront le Christ, ils deviendront les meilleurs chrétiens qui soient. En même temps, ils provoqueront l'indignation parmi les leurs, car le juif a ce sens merveilleux et très fort de l'infini de Dieu, du Dieu insaisissable, inimaginable, par conséquent l'idée d'un Dieu fait chair leur paraît blasphématoire. Le centre du mystère chrétien – Dieu qui s'est fait homme – scandalise une conscience juive et en même temps c'est ce scandale qui est l'essentiel du mystère chrétien. Il convient de toujours conserver à la fois le sens

très fort de la transcendance absolue de Dieu, du Dieu qui est toujours au-delà de toute représentation, en même temps que le fait que Dieu a rejoint son image en devenant homme.

Partout où il y a la Parole de Dieu, il y a le visage du Christ. Pour reprendre les mots de saint Paul, lorsque nous découvrons que Jésus est Dieu, le voile tombe et tout l'Ancien Testament devient la révélation de la Parole, c'est-à-dire la révélation du Christ qui est tout en tout. Une cohérence extraordinaire se trouve dans l'Évangile, qui rejoint l'Ancien Testament. Cela choque les juifs. On ne comprend cependant rien au Nouveau Testament, à la foi chrétienne, si l'on ne connaît pas bien l'Ancienne Alliance. Lorsque l'on essaie d'opposer l'Ancien Testament au Nouveau, on tombe dans l'hérésie gnostique. Il n'y a pas deux dieux, un soi-disant dieu méchant de l'Ancien Testament et un dieu amour du Nouveau. Le Dieu amour se trouve déjà dans l'Ancien Testament, il est incontestable que Jésus parle dans l'Ancien Testament.

Annoncer l'Évangile aux nations

Paul, après avoir rendu témoignage aux juifs que Jésus était le Christ, se tourne vers les nations. Il nous faut, nous aussi, nous tourner vers cette grande foule, cette grande masse d'hommes et de femmes déboussolés, sans foi, et qui cependant appartiennent à Dieu, cette foule de bonne volonté, de bon cœur, qui aimerait redécouvrir le sens de la vie et à laquelle il faudrait montrer que Jésus est l'alpha et l'oméga. Le Christ est Celui qui place l'histoire du monde et l'histoire de chacun de nous en perspective, c'est-à-dire qui nous fait découvrir d'où nous venons et où nous allons. Tant que l'on n'a pas découvert le Christ, la vie n'a ni sens ni direction. Les événements se succèdent sans s'enchaîner. Ce qui donne un sens, une portée à l'histoire des hommes et à l'histoire de chacun de nous, c'est le Dieu fait homme. Lorsque l'on découvre que le Christ est ressuscité, l'on découvre en même temps qu'Il est le Créateur, c'est-à-dire l'alpha ; l'on découvre également qu'Il reviendra, c'est-à-dire qu'Il est l'oméga, la fin. À partir de la Résurrection du Christ, nous découvrons sa divinité, nous découvrons l'origine et l'aboutissement de l'histoire des hommes. Tout prend alors son sens parce que, à ce moment-là, il y a un début et une fin et l'histoire se situe dans la perspective d'un dessein divin, avec un début voulu par Dieu et un aboutissement où toute la vie humaine prendra son sens.

Cherche et tu trouveras. Frappe et il te sera ouvert. Demande et tu recevras. Le Christ est à la porte, Il frappe à la porte. Ouvre, Il viendra à ta table !